



Frank, le garçon boucher

Au Théâtre Périscope

Du 11 septembre au 6 octobre 2007

En vente

1\$

Frank, le garçon boucher

Texte Patrick McCabe

Traduction Séverine Magois
(avec le soutien de la Maison Antoine
Vitez)

Mise en scène Michael Delaunoy

Scénographie Jean Hazel

Assistance à la mise en scène Laurence Adam et Gaétane Deschênes

Distribution Jean-Jacqui Boutet

Audrey D'Hulstère

Alain Eloy

Denis Lamontagne

Murielle Legrand

Patrick Ouellet

Costumes Erica Schmitz

Assistante Laurence Goeminne

Éclairages Laurent Kaye

Assistant Gauthier Minne

Musique Patrick Ouellet

Environnement sonore et

coordination technique Lorenzo Chiandotto

Chorégraphie Édith Depaule

Coiffures et maquillages Serge Bellot

Construction des décors Astuce

Patines Alain Gagné et Rénald Seaborn

Captation vidéo Fred Vaillant

Responsables de gestion et

de production Laurence Adam, Gaétane Deschênes
et Sylvie Ouellet.

Régie générale France Deslauriers

Résumé

Dans un petit village d'Irlande du Nord, au début des années 60, Frank, un garçon fragile et monstrueux ébranlé par une vie familiale disloquée et un entourage hostile, vit son enfance de «p'tit cochon». Ballotté entre une mère dépressive et un père sans envergure, rongé par un appétit démesuré pour obtenir l'attention de son camarade Joe, il rêve d'amitié et de bandes dessinées. Aujourd'hui, il retrace sa longue descente aux enfers en redonnant voix à cette enfance marginalisée. En lui, subsiste toujours ce «p'tit cochon» de malheur. À travers une narration morcelée et onirique, Frank redonne vie à tous ceux qui se sont un jour dressés sur sa route pour participer à sa perte. Il ressuscite un à un les abandons qui ont miné son chemin tout en continuant de se saouler du ciel couleur d'orange qu'il a un jour aperçu au-dessus de la flaque d'eau glacée devenue son seul royaume.

Frank, le garçon boucher s'engage sur le territoire de l'enfance, comme un guerrier lancé à l'assaut de sa propre histoire traquant les fragments de ses souvenirs perdus.

Interprètes



Extrait du texte



P'tit cochon (Alain Eloy) avec Joe (Denis Lamontagne) et la maman de P'tit cochon (Anne Claire). Cette scène se situe tout de suite après l'extrait du texte.
Photo d'Alessia Contu.

« **Joe** : Bonjour Frank.

P'tit cochon : Je m'appelle P'tit cochon.

Joe : Non, tu t'appelles Frank. Frank point final. T'es pas un cochon, hein?

P'tit cochon : C'est Mickey Douglas qu'a dit que j'en étais un.

Joe : Il est où ton gros anneau de museau?

P'tit cochon : J'ai pas de gros anneau.

Joe : Alors t'es pas un cochon.

P'tit cochon : Qu'est-ce que tu fais?

Joe : Je casse la glace.

P'tit cochon : Qu'est-ce que tu ferais si tu gagnais cent millions de milliard de dollars?

Joe : Je m'achèterais un million de barres Flash. Ou un million de caramels. Non – un million de barres Flash. Non- un million de smarties.

Comme P'tit cochon attaque la glace :

Frank : Le ciel était de la couleur des oranges. Quelqu'un avait peint le ciel en orange. Jusqu'au fin fond de l'horizon. Orange.

Frank joue de la trompette.

P'tit cochon : J'ai une cachette!

Frank : On avait une cachette. Moi et Joe. C'était la meilleure cachette du monde.

P'tit cochon : Hé les chiens le premier qu'essaie de se réfugier dans notre cachette, il est mort.

Frank : Tire dessus, p'tit cochon!

P'tit cochon : Banzai! Banzai!

Frank : Aââââââârh!

P'tit cochon : Banzai, fils du soleil levant.

Frank : C'est Joe et moi qu'avaient fait la cachette. C'était mon meilleur ami.

P'tit cochon : (écrivain) « Cette cachette a été construite par Joe Super Purcell et moi et n'importe qui qu'essaie de rentrer dedans il se fait trouer la peau – alors restez dehors ou crevez. Ordre de Sa Majesté! »

Entrevue avec Michael Delaunoy

Metteur en scène et directeur artistique de la compagnie de théâtre belge L'envers du théâtre

Propos recueillis par Karine Côté.

Photo : Anne-Claire



Comment s'est déroulée la collaboration Québec/Belgique? Quelles ont été les forces de part et d'autre dans la création du spectacle?

Une telle collaboration est extrêmement enrichissante, tant humainement qu'artistiquement. Les Québécois et les Belges francophones partagent pas mal de choses. Nous parlons – avec nos particularismes – le français... sans être Français! Notre rapport à la langue française est dénué de toute arrogance. Même si nous l'aimons beaucoup, nous ne nous gargarisons pas de cette langue, comme le font parfois nos amis Français. Bien que très riches culturellement, nous sommes deux petites communautés dénuées de tout esprit impérialiste et partageant une aversion pour la violence. Nous partageons également un sens réel de la convivialité et de la fête. Le mélange entre nos deux équipes s'est donc passé très facilement. Le projet lui-même est né autour d'une bonne bière! Le ton était donné. Ah oui, la bière aussi est une chose que nous partageons.

Après, il y a aussi pas mal de différences entre nos deux communautés. Une approche européenne d'un côté, nord-américaine de l'autre. Cela se traduit de façon assez marquante dans l'organisation et les méthodes de travail, par exemple. L'approche québécoise est très pragmatique, soucieuse d'efficacité immédiate. Du côté belge, les processus sont plus lents, on tâtonne davantage, on discute plus longuement avant de prendre des décisions... Il a fallu trouver un *modus vivendi*. Et je crois qu'on ne s'en est pas mal sorti. Chacun a fait preuve d'ouverture d'esprit, de tolérance et aussi de curiosité vis-à-vis de la façon de faire de l'autre.

Qu'est-ce qui vous semblait important de mettre en lumière dans cette histoire de Patrick McCabe?

Ce qui est passionnant dans le texte de McCabe, c'est qu'il décrit la plongée progressive d'un individu dans la violence et la folie à l'aide d'un langage d'une extrême simplicité. Le vocabulaire est pauvre, les phrases courtes, quasiment enfantines. Et pourtant, il n'y a rien de simplificateur dans la vision de McCabe. Aucun didactisme. Même s'il montre les conditions sociales et

familiales qui vont être déterminantes dans la trajectoire de Frank, ces conditions n'expliquent pas tout. Il reste une part de mystère. Ce que je nommerais la part poétique. Il fallait en rendre compte sur scène...



P'tit cochon (Alain Eloy) avec Oncle Alo (Patrick Ouellet).

Photo d'Alessia Contu.

Dans la pièce, Frank devenu grand côtoie son double de l'enfance, P'tit cochon, afin de revivre différents souvenirs. Comment avez-vous traduit, sur scène, ce lieu onirique et subjectif des souvenirs?

Oui, toute l'histoire est racontée, retraversée par un Frank âgé, sorti de l'enfance depuis longtemps et pourtant resté accroché à cette enfance, comme le noyé à sa planche. Frank se revoit enfant et adolescent. Il y a donc deux Frank sur scène. Celui qui raconte et celui qui agit. La distribution de ces deux rôles était évidemment déterminante. Nous avons d'abord choisi Alain Eloy, mon vieux complice de théâtre, pour interpréter P'tit cochon, qui est le surnom de Frank enfant. Bien qu'ayant dépassé les quarante ans, Alain a gardé une incroyable part d'enfance en lui. Il est capable de jouer un enfant sans que le spectateur s'en étonne le moins du monde. Et puis c'est un acteur très singulier, qui ne joue pas de façon réaliste. C'est un acteur poétique. Trouver un acteur pour jouer Frank âgé a été très difficile. Au cours de mes auditions à Québec, j'ai rencontré beaucoup d'acteurs de grande qualité mais j'étais embarrassé car je ne « voyais » pas de Frank. En fait, je ne savais pas exactement quel type d'acteur je recherchais... Je savais en revanche quel type d'acteur je ne recherchais pas ! Le piège aurait été de chercher un clone d'Alain Eloy. Ça, ça ne pouvait nous mener qu'à une déception. Ce qui est incroyable, c'est que finalement, Jean-Jacqui Boutet a été choisi non pas sur audition, mais sur simple photo, après que je sois revenu en Belgique. J'ai donc fait la connaissance de Jean-Jacqui à la première lecture ! J'ai su quasiment tout de suite que c'était le bon choix. Jean-Jacqui est lui aussi un acteur – et un être – éminemment poétique. Le duo a tout de suite fonctionné. Et le reste de la distribution s'est glissé avec bonheur et ludisme dans l'univers de Patrick McCabe. Je suis vraiment très heureux de cette distribution !

Ensuite, il nous a fallu, avec Jean Hazel, le scénographe du projet et directeur du Théâtre Blanc, imaginer dans quel espace raconter cette histoire-là. Très vite, nous avons été persuadés que l'espace lui aussi devrait être poétique et non réaliste. Il nous est aussi apparu progressivement que Jean-Jacqui ne devait pas être constamment isolé des autres acteurs.

Même si Frank âgé ne partage pas, selon des critères réalistes, le même espace que les souvenirs qu'il fait revivre, il reste « habité » par eux et, pour lui, la distinction entre passé et présent, réalité et imaginaire n'a pas de sens. Comme l'écrit McCabe à la fin de la pièce, Frank habite son « Eden perdu ».

Alors que le sujet du texte peut paraître sombre, vous avez choisi de réaliser une mise en scène colorée et surréaliste. Pourquoi avoir choisi cette avenue?

Dans la mesure où toute l'histoire est racontée par Frank, il ne fallait pas peindre de façon réaliste, sordide, les faits évoqués, mais les donner à voir au spectateur à travers le regard enfantin de Frank. C'est une des grandes forces du texte que de montrer des événements d'une grande dureté de façon légère et ludique. Cela n'atténue en rien la violence des faits, cela les met en perspective dans le regard et l'imaginaire de celui qui subit ces faits. L'imaginaire de Frank est nourri par les bandes dessinées qu'il adore, les films de série « B » (son enfance se déroule dans les années 60), les chansons des comédies musicales... Pour prendre un exemple frappant, son Oncle Alo, qui n'est une vedette que pour la famille et n'a certainement pas connu à Londres la réussite

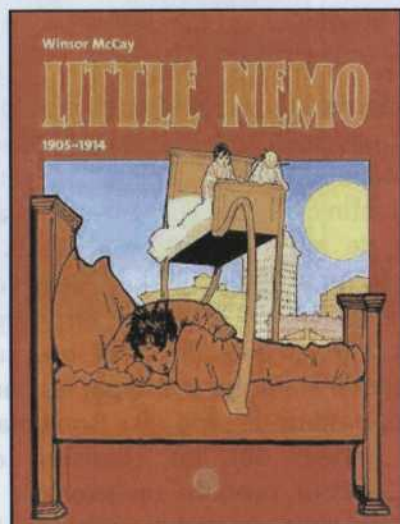
professionnelle qu'il s'attribue (le roman dont McCabe a tiré sa pièce nous l'apprend), devient dans l'imaginaire de Frank une vraie vedette de Music-Hall ! Scéniquement, il nous fallait rendre compte de la descente aux enfers de Frank, mais sans que notre traitement ne redouble de façon mélodramatique les faits racontés. Tout l'enjeu dramaturgique du spectacle a été de développer une dialectique ludique entre la brutalité des faits rapportés et l'imaginaire enfantin de celui qui raconte.



Frank adulte (Jean-Jacqui Boutet) en face de P'tit cochon (Alain Eloy).
Photo d'Alessia Contu.

Esthétique de la pièce

La bande dessinée Little Nemo



Les concepteurs de la pièce *Frank, le garçon boucher* se sont inspirés de la bande dessinée *Little Nemo*, de Winsor McCay, pour créer les costumes et le décor de la pièce. Cette bande dessinée a fêté ses 100 ans d'existence en 2005.



Oncle Alo (Patrick Ouellet) avec Frank adulte (Jean-Jacqui Boutet) et P'tit cochon (Alain Eloy).
Photo d'Alessia Contu.



« C'est en effet le 15 avril 1905 que les premières pages de *Little Nemo in Slumberland* paraissent dans la section en couleurs du supplément du dimanche de l'un des plus prestigieux quotidiens américains, le *New York Herald*. Un lit de profil, un enfant éveillé, et un étrange personnage, Flip, qui lui dit : « Sa majesté Morphée, roi de Slumberland, vous demande... » Commence alors un rêve éveillé contemporain aux travaux de Freud sur l'inconscient et précurseur des plus

belles envolées picturales surréalistes. Le dessinateur Winsor McCay venait d'inventer la bande dessinée moderne, sinon le 9^e art. »

<http://www.actuabd.com/spip.php?article2917>



Le surréalisme

La mise en scène de Michael Delaunoy présente à certains moments des éléments surréalistes. Ce courant artistique a pris une grande importance en Belgique, notamment grâce à l'œuvre du peintre René Magritte.

« **Surréalisme** : mouvement littéraire et artistique défini et théorisé par le poète français André Breton en 1924, qui, s'opposant aux valeurs morales et esthétiques de la civilisation occidentale, affirma la prééminence du rêve et de l'inconscient dans la création. Issu d'une rupture avec le mouvement Dada en 1922, le surréalisme était à l'origine un projet essentiellement littéraire, mais fut rapidement adapté aux arts visuels (la peinture, la sculpture, la photographie, le cinéma).

Selon la définition donnée en 1924 par André Breton, le surréalisme est un « automatisme psychique pur par lequel on se propose d'exprimer, soit verbalement, soit par écrit, soit de toute autre manière, le fonctionnement réel de la pensée ». Il s'agit donc d'une véritable « dictée de la pensée », composée « en l'absence de tout contrôle exercé par la raison, en dehors de toute préoccupation esthétique et morale ».

http://fr.encyclopedia.msn.com/encyclopedia_761554397/surr%C3%A9alisme.html



René Magritte

Né à Lessines en Belgique, le 21 novembre 1898
Décédé à Bruxelles en Belgique, le 15 août 1967

« Mes tableaux sont valables, à mes yeux, si les objets qu'ils représentent résistent à des interprétations par symboles ou par autres explications. »

- Magritte, 1957

« Peintre, dessinateur, graveur, sculpteur, photographe et cinéaste. Considéré comme l'une des personnalités distinctes du mouvement surréaliste, il est reconnu comme le peintre belge le plus important du 20^e siècle. Son style se définit très tôt par une représentation d'objets et de personnages juxtaposés en paradoxe conférant aux œuvres un sentiment de mystère, d'étrangeté. Soucieux de la représentation réaliste de l'image, il peint en à plat, découpant les formes de façon précise et méticuleuse comme dans un collage, représentant les sujets dans un rendu naturaliste photographique. »

http://beaux-arts.ca/cybermuse/docs/bio_artistid3465_f.jsp



Image 1. René Magritte. *Les amants*. 1928. Don de RicharS. Zeisler. © 2007 C. Herscovici, Bruxelles / Artists Rights Society (ARS), New York. Exposé au Musée de l'Art Moderne, New York.

Image 2. René Magritte. *Les Bijoux Indiscrets*. 1963. Don de Lora and Martin G. Weinstein © Charly Herscovici, Bruxelles / Artists Rights Society (ARS), New York. Exposé à l'Institut des arts de Minneapolis, Minnesota

La musique de Frank, le garçon boucher

Entrevue avec Patrick Ouellet

Propos recueillis par Karine Côté.

Photo : Virginie Tremblay



D'abord, quel était votre mandat quant à la musique de *Frank, le garçon boucher*?

Initialement, je devais jouer la musique sur scène et diriger des chansons chantées par les comédiens. La musique devait être entièrement interprétée en direct, mais on a vite réalisé que celle-ci prenait beaucoup de place et que je ne pouvais pas jouer sur scène toutes les pièces que Michael Delaunoy (le metteur en scène) voulait, puisque j'interprétais aussi plusieurs personnages. On a alors pris la décision d'enregistrer davantage de trames, mais on s'est gardé la contrainte que tout ce qu'on enregistrerait ne soit pas issu d'un studio, mais bien de la scène. Donc, les différents bruits sont tous faits à partir de l'accordéon, de ma voix ou de celle des comédiens. Par exemple, à un moment donné il y a des mouches. J'ai reproduit le bruit de ces mouches à l'accordéon.

Oncle Alo (Patrick Ouellet)
jouant de l'accordéon
devant m'man (Anne Claire)
et Mary (Audrey d'Hulstère).

Photo d'Alessia Contu.

J'ai aussi créé des thèmes musicaux spécifiques à certains moments de la pièce. Par exemple, à quelques reprises, P'tit cochon se promène dans le village et il rencontre des gens. J'ai créé un thème pour ce trajet. Chaque fois qu'il est exécuté, le thème est joué, mais il se dégingue peu à peu, il s'adapte à l'humeur et au tempérament de P'tit cochon. Cette façon de faire a permis d'assouplir le montage du spectacle. Dans *Frank, le garçon boucher*, les scènes se succèdent rapidement, le montage est cinématographique, presque photographique. La répétition d'un thème musical aide à établir des liens plus rapidement entre les courtes scènes et à rendre l'ensemble plus fluide.

J'ai collaboré beaucoup avec le directeur technique et sonore, Lorenzo Chiandotto, qui faisait les enregistrements, le bruitage et la transformation de mes extraits de musique. Lorenzo était toujours présent aux répétitions, il expérimentait des effets sonores avec les micros des comédiens ou avec mon accordéon. Entre les répétitions, on enregistr

ensemble des pièces qu'on essayait ensuite pendant les enchaînements.



L'histoire de *Frank, le garçon boucher* est plutôt dramatique, même tragique. De quelle façon votre conception sonore s'inscrit-elle dans l'histoire qui est racontée?

La mise en scène, avec l'approche visuelle et la musique, avait pour but de ne pas appuyer le drame. Nous trouvions beaucoup plus intéressant d'exploiter la légèreté et de plonger dans l'imaginaire du personnage principal. Il n'était pas nécessaire pour moi de jouer du violon pour avertir le public que dans quelques minutes, on va pleurer. C'est beaucoup plus touchant qu'il y ait des ruptures de ton, qu'on passe brutalement du comique au dramatique et la musique s'est inscrite dans cette volonté.

Vous avez intégré plusieurs chansons jazz au spectacle. Pourquoi avoir choisi ce style de musique?

On s'est servi de plusieurs chansons qui étaient nommées dans le texte. Par exemple, on utilise une chanson de Glenn Miller, le jazz *Underneath the arches* de Flanagan and Allen, un duo de compositeurs des années 30, une autre chanson *Bebop a lula...* Je pense que ces années de jazz représentaient la liberté. Dans la pièce, il y a l'oncle Alo qui est allé travailler à Londres, dans la grande ville anglaise que tout le monde rêve de conquérir. Un jour, il revient faire une visite au village et son retour provoque une fête. On voit dans les yeux de P'tit cochon qu'Alo est véritablement le roi de la famille. C'est ce rêve de gloire qui est évoqué par ces musiques jazz qui disent: « j'étais pauvre, mais j'ai réussi; j'ai conquis la ville malgré le fait que je ne venais de nulle part ».

Avez-vous aussi utilisé des musiques irlandaises?

Il y a une pièce tirée du folklore irlandais qu'on utilise par moments : *I dreamt that I dwelt in marble halls*. Par contre, on n'aspirait pas à faire une peinture folklorique, on voulait que la pièce soit actuelle. On peut la jouer en Belgique, en France ou au Québec et elle peut toucher tout le monde. On peut reconnaître n'importe quel village où vivent des jeunes qui ont des situations familiales difficiles et qui n'ont pas nécessairement les ressources dont ils ont besoin autour d'eux.



Oncle Alo (Patrick Ouellet) avec Mary (Audrey D'Hulstère) et m'man (Anne Claire).

Photo d'Alessia Contu.



Oncle Alo (Patrick Ouellet) et P'tit cochon (Alain Eloy).

Photo d'Alessia Contu.

Pensées vagabondes autour du spectacle

« C'est une des grandes forces du texte que de montrer des événements d'une grande dureté de façon légère et ludique. Cela n'atténue en rien la violence des faits, cela les met en perspective dans le regard et l'imaginaire de celui qui subit ces faits. »

(Extrait de l'entrevue avec Michael Delaunoy)

Les différents concepteurs du spectacle ont plongé dans l'imaginaire de Frank pour inspirer leur travail. Sur scène, les personnages évoluent dans le monde tel qu'il est vu par Frank : un réel aux couleurs des années 50 et 60, teinté de bandes dessinées, de jeux enfantins, de musique de comédies musicales et de films de série « B »...

Le **DÉCOR** est ludique et ouvert. Il est composé de grandes cases blanches, comme la bande dessinée, qui deviennent de véritables terrains de jeux pour le déroulement de l'histoire.

Les **COSTUMES** des personnages sont conçus en fonction du regard que Frank pose sur eux. Plusieurs costumes sont donc éclatés, comme s'ils étaient déformés à la fois par l'invention, la folie ou le souvenir de Frank.

Dans la pièce, la **MUSIQUE JAZZ** peut être associée au personnage de l'Oncle Alo qui revient de Londres. La musique raconte le personnage, elle lui donne le caractère exotique et glorieux que lui confère le regard de Frank.

« On voit dans les yeux de P'tit cochon qu'Alo est véritablement le roi de la famille. C'est ce rêve de gloire qui est évoqué par ces musiques jazz qui disent : j'étais pauvre, mais j'ai réussi. »

- Patrick Ouellet

Les **COMÉDIENS** sont appelés à interpréter plusieurs personnages. À la manière d'un jeu d'enfant, ils ne revêtent parfois que quelques éléments de costume pour se glisser immédiatement dans un nouveau personnage.

« Frank : Puis, on m'a fait descendre dans la Salle du Voyage à travers le Temps. C'était exactement comme Adam Eterno dans les bandes dessinées de Philip. Ils m'ont attaché à un fauteuil avec des sangles et ils ont griffonné tant qu'ils pouvaient. Ça me faisait rien ce qu'ils griffonnaient, j'étais parti.
P'tit cochon : Nnnnnnngyeow! Oh hé bonjour les Égyptiens. Vous travaillez vraiment super dur sur ces pyramides. Faites une pause. La pause Kit-Kat – voilà ce que je dis! »

- extrait de *Frank, le garçon boucher*, traduction de Séverine Magois, p. 61.

Lundi Causerie **Folie et société**

En compagnie de gens œuvrant dans le domaine de la santé mentale, venez partager vos réflexions et vos expériences sur un des sujets sensibles évoqués par la pièce *Frank, le garçon boucher* : « Folie et société ».

Lundi, le 17 septembre à 19h30 dans le Foyer du Théâtre.

ENTRÉE GRATUITE

Les invités seront :

- **Andrée Cardinale**, psychiatre et psychothérapeute au CHAUQ (Centre hospitalier affilié universitaire de Québec) et professeure de clinique au département de psychiatrie de l'Université Laval. Elle est membre du GIFRIC (Groupe Interdisciplinaire et Freudien de Recherches et d'Interventions Cliniques et culturelles).
- **Benoît Côté**, directeur de PECH (Programme d'Encadrement Clinique et d'Hébergement) et président d'AGIR (Alliance des Groupes d'Intervention pour le Rétablissement en santé mentale), un regroupement de 35 organismes communautaires en santé mentale.
- **François Bertrand**, psychologue responsable du programme d'accompagnement artistique et de prêt d'œuvres d'art *Vincent et moi* de l'Hôpital Robert-Giffard.

Un rendez-vous à ne pas manquer animé par Marie-Ginette Guay, directrice artistique du Théâtre Périscope.

Concours
Acte critique
2007-2008



Prolongez l'expérience théâtrale !

Pour une sixième année consécutive, le concours Acte critique est lancé au Théâtre Périscope. Les jeunes de 14 à 25 ans sont invités à nous livrer leurs impressions dans un court texte de **300 à 500 mots** portant sur l'une des pièces à l'affiche au Théâtre Périscope.

Monsieur Jean St-Hilaire, critique culturel au journal Le Soleil et parrain de notre concours, a gracieusement rédigé un texte bien senti sur l'art de la critique théâtrale. Tous les critiques en herbe sont invités à télécharger le texte intégral sur le site web www.theatreperiscope.qc.ca

De magnifiques prix sont en jeu, dont un **camps d'artiste d'une semaine** à l'été 2008, offert par la Maison Jaune (14-17 ans) et un **séjour d'une semaine au festival d'Avignon 2008** offert par le Consulat général de France à Québec (18-25 ans).

Les textes doivent nous parvenir avant le **14 avril 2008** par courriel à developpement@theatreperiscope.qc.ca
ou à l'adresse suivante :

Concours Acte critique
Théâtre Périscope
939, avenue de Salaberry
Québec (Québec) G1R 2V2

* Tous les détails au www.theatreperiscope.qc.ca

Une codiffusion

Une production



Billetterie
2, rue Crémazie Est
Québec (Qc) G1R 2V2
Tél. : (418) 529-2183



Compagnie Michael Delaunoy
en collaboration avec Le manège.mons/Centre
dramatique (Mons), le Théâtre de l'Ancre
(Charleroi) et le Théâtre de la Place des Martyrs
(Bruxelles)



Information : www.cqt.ca

RÉDACTRICE EN CHEF : Marie-Ginette Guay, Directrice artistique

ENTREVUES ET RÉDACTION :

Karine Côté
Responsable du développement de public
Tél.: (418) 648-9989 poste 22
developpement@theatreperiscope.qc.ca

CONCEPTION VISUELLE ET MISE EN PAGE :

Émilie Poracchia
Adjointe aux communications et au développement de public
Tél.: (418) 648-9989 poste 30
info@theatreperiscope.qc.ca

RÉFÉRENCES :

McCabe, Patrick. *Frank, le garçon boucher*, traduit de l'anglais par Edith Soonckindt-Bielok. Paris, Éditions Plon, 1966.

McCabe, Patrick. *Frank, le garçon boucher*, traduction de Séverine Magois, texte non-publié, version novembre 2006.

http://www.artcyclopedia.com/artists/magritte_rene.html

ISBN 978-2-923589-05-3

Dépôt légal - Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2007

Dépôt légal - Bibliothèque et Archives Canada, 2007

Le Théâtre PÉRISCOPE reçoit l'appui du Conseil des arts et des lettres du Québec, du ministère de la Culture, des Communications et de la Condition Féminine du Québec, de Patrimoine canadien et de la Ville de Québec.

PRO THEPER 2007.09.11x